

Dis Papy, raconte moi comment c'était l'Algérie que tu as connue.... (Suite)

Au Cabanon (Huitième partie)

Sur la route de Jeanne d'Arc que nous avons parcourue tout à l'heure, à environ 4 km de la ville, grand-père avait acquis en 1935-36, une parcelle de terrain sur laquelle avait été édifié le "cabanon", paradis de nos étés.

C'était une véritable villa constituée de deux wagons de chemin de fer déclassés achetés à vil prix à l'administration des domaines, disposés parallèlement à environ 4 m l'un de l'autre ; certaines cloisons en avaient été supprimées, créant ainsi des pièces spacieuses et claires aux larges fenêtres et même, suprême raffinement, des toilettes et une salle d'eau... que nous n'utilisions pas, car il n'y avait pas l'eau courante ! Elles servaient quand même de débarras ! L'espace réservé entre les deux wagons, coiffé ainsi que les wagons, d'un toit de vraies tuiles roses, constituait une immense salle à manger carrelée de rouge et de blanc. Sur la façade qui donnait sur la mer s'ouvrait une grande véranda vitrée dans laquelle était installée la cuisine ; c'est là que nous nous tenions le plus souvent. Un raide escalier de bois conduisait directement à la plage. Côté route, trois

marches, de chaque côté desquelles s'enracinaient des plantes grasses aux fleurs jaunes, roses ou blanches, permettaient d'accéder à l'entrée principale. Sur la droite, un garage en maçonnerie abritait notre V8 plus tard, pendant la guerre, quand notre belle voiture aura été réquisitionnée, Adolphe, un magnifique cochon rose que nous nourrissions grassement des restes récupérés chez les soldats américains voisins, y prendra ses quartiers...

C'était un cabanon merveilleux, enchanteur, qui abrita durant de longues années nos vacances estivales ; il nous servit même d'abri lorsqu'au début de la guerre, nous nous y réfugiâmes, loin de la ville et des bombardements quasi quotidiens. Nous l'avons baptisé « la Brise du Large » et beaucoup de mes souvenirs d'enfant y sont à jamais rattachés.

Peu avant la 2e guerre mondiale, mon cousin Jean-Pierre était venu de sa lointaine Oranie passer les vacances avec nous ; nous avions le même âge, une même complicité nous unissait, nous nous entendions comme larrons en foire. Nous jouions ensemble, bien sûr, mais partagions aussi nos jeux avec des petits copains des villas voisines avec qui nous formions une bande de garnements aux jeux pas toujours recommandables, mais innocents : des plantes grasses aux feuilles garnies de piquants acérés essayaient de survivre ça et là, sur les petites dunes qui précédaient la plage ; chacun prenait soin de les éviter... nous, nous les recouvrons d'un petit monticule que nous nous efforcions de rendre le plus

innocent possible, espérant surprendre un promeneur étourdi qui y aurait posé le pied... Nous fabriquions aussi des pièges rudimentaires : un simple trou fermé par des baguettes de bois ou de roseau recouvertes d'un journal lui-même dissimulé par une mince pellicule de sable... Mais déception, jamais personne ne s'est fait prendre à ces enfantillages.

Il y avait dans la bande des petites filles de notre âge qui partageaient nos jeux et ... nos découvertes : nous procédions de temps à autre à des études anatomiques comparatives assez poussées aux résultats surprenants pour les gamins de 8 ans que nous étions..., 8 ans ! Il n'est jamais trop tôt pour commencer une éducation, non ?

Comme je l'ai écrit plus haut, nous avions W. C. et cabinet de toilette, mais pas l'eau courante qu'il fallait aller chercher à la fontaine, quelques centaines de mètres plus loin. Nous étions de corvée à tour de rôle, mais c'était une corvée si agréable que nous nous disputions souvent le tour ! Nous transportions nos seaux, brocs, bidons et autres jerricans dans une carriole aux grandes roues de bicyclette, bricolée de toutes pièces ; à l'aller chacun voulait s'en charger, tant elle était légère et maniable ; et nous étions rapidement à pied d'oeuvre.

Arrivés à la fontaine, nous devions souvent attendre notre tour : nous n'étions pas les seuls à faire nos provisions ! Cela nous permettait de rencontrer d'autres galopins avec qui nous ne tardions guère à lier

connaissance et entreprendre des jeux tellement captivants que lorsque nous revenions remplir nos récipients, notre tour était passé ; finis les jeux... Nous réintégrions la « queue » et patientions, mais quel temps perdu ! Le retour était moins amusant, les candidats pousseurs moins nombreux et c'était l'occasion de chamailleries : « j'ai poussée pour venir, alors c'est à toi maintenant — oui mais t'à l'heure c'était pas lourd ! — ça fait rien, j'ai poussé quand même... » L'un des protagonistes finissait par céder : « d'accord, mais demain... »

Demain étant un autre jour, on verrait bien... Toujours est-il qu'il fallait reprendre la route ; la carriole chargée était bien lourde sous le soleil de juillet, l'équilibre des récipients parfois précaire, et nous devions nous remplacer souvent pour pousser ou tirer notre engin. L'arrivée au cabanon était peu glorieuse. Le temps passé à jouer ou à se chamailler n'avait pas compté pour nous. Mais pour grand-mère qui attendait son eau et nous guettait sur le bord de la route... « Mais qu'est ce que vous avez fabriqué, on commençait à se faire du mauvais sang, ça fait deux heures que vous êtes partis ! — Tu sais mémé, y avait beaucoup de monde aujourd'hui ! Ma parole, on n'a pas pu passer tout de suite, — Ma parole, ma parole, cause toujours ! Dans tout ce monde, y avait pas des copains par hasard ? En attendant, recommencez pas ! ».

On promettait, heureux de s'en tirer à si bon compte

!

Nous n'avions pas non plus l'électricité. Pour nous éclairer, nous utilisions les classiques lampes à acétylène fonctionnant au carbure, malodorantes et capricieuses, le gicleur s'obstruant souvent.



De plus, elles dispensaient une clarté parcimonieuse et très inégale et quand le vent soufflait fort, elles s'éteignaient sans avertissement, nous laissant dans l'obscurité, à la recherche de cette fichue torche à piles qui n'était jamais à sa place ! Nous nous en sommes contentés jusqu'à ce jour béni où mon père rentra du travail avec un mystérieux paquet qu'il déposa, tel un trésor, sur la table de la cuisine. Intrigués, on fit cercle autour de lui pendant qu'il coupait les ficelles.

« Vous allez voir ce que vous allez voir !!... nous dit-il ». Il déplia les papiers enveloppant la « chose »... Apparut alors un appareil moderne constitué d'un réservoir ventru et nickelé duquel émergeait une espèce de pompe, surmonté d'un verre de protection cylindrique chapeauté par un couvercle garni d'une anse. « Et

maintenant, démonstration !.. »

Papa emplit le réservoir d'un liquide qui sentait un peu fort, enflamma un frêle manchon qui se consuma aussitôt, puis actionna énergiquement la pompe. Il craqua alors une allumette et l'approcha du manchon d'où jaillit une belle lumière blanche ; replaçant le verre, il manoeuvra de nouveau la pompe et, miracle, la belle lumière blanche se transforma en une vive lueur éclairant la pièce comme l'aurait fait une puissante ampoule électrique ! Nous en restâmes bouche bée. « Et voilà le travail, conclut fièrement papa ! Qu'en pensez-vous ? » Nous n'en pensions bien sûr que du bien ! Il est vrai que c'était une lampe extraordinaire, qui nous régalaient d'une clarté comparable à celle dispensée par la fée électricité et nous n'étions pas peu fiers de la posséder.

Chaque matin, au réveil, notre première préoccupation est de tendre l'oreille : si c'est le silence, (c'est le plus souvent le cas) cela signifie que la mer est calme et qu'une longue journée de pêche et de bains nous est promise.

Alors, le café à peine avalé, nous dégringolons le raide escalier menant à la plage, armés de notre attirail de pêche, simplement vêtus du maillot de bain, la serviette autour des épaules et coiffés de l'indispensable chapeau de paille dont nous ne devons à aucun prix nous séparer car ultime rempart contre les perfides coups de soleil qui donnent la fièvre et font délirer. Nous décidons d'abord de pêcher ; nous verrons bien comment nous

occuper ensuite. Il faut commencer par la recherche des appâts : agenouillés à l'endroit où les vaguelettes viennent mollement mourir, nous creusons le sable à la recherche de ces vers rouges dont les marbrés sont friands ; nous ne tardons pas à en avoir suffisamment... La pêche peut commencer !

Les pieds dans l'eau cristalline, si claire que l'on peut distinguer chaque infime détail du fond sableux, nous lançons notre ligne ; le bouchon ne tarde pas à s'enfoncer et nous remontons à chaque coup un marbré, une étoile, qu'on appelle aussi palomine, parfois une dangereuse araignée ou vive ; je me souviens d'une cousine qui était venue passer quelques jours avec nous et avait été piquée ; la douleur avait été intense, l'enflure immédiate ; et notre pauvre cousine avait dû passer au lit le reste de ses vacances !...Mais continuons notre pêche...

Nous mettons nos prises dans un trou creusé à même le sable, ce qui les enveloppe d'une gangue qui disparaît quand nous les plongeons dans le seau d'eau claire où ils retrouvent leur magnifique éclat argenté en même temps que l'illusion de leur élément ! Mohamed, (le soleil) commençant à taper dur, nous abandonnons nos cannes pour aller nous glisser avec délice dans l'onde fraîche et apaisante, si agréable pour nos tendres peaux rougies.

Encore un petit coup de pêche, interrompu pour une chasse au trésor, pardon, aux haricots de mer, qu'on appelle ici les tellines (*délicieux avec un hachis d'ail et de persil*) ; une nouvelle trempette pour rafraîchir notre épiderme... de nouveau coloré..., un petit match de foot

où les gardiens s'en donnent à coeur joie tant le sable permet des plongeurs spectaculaires, une dernière baignade, cette fois... pour la sueur. Et lorsque grand-mère nous appelle pour le déjeuner, nous pensons qu'elle s'est trompée d'heure : le temps a passé si vite ! Nous lui offrons notre seau de poissons qu'elle accepte, nous semble-t-il, avec une certaine réserve. « Ti es pas contente, mémé ? — Je suis pour ainsi dire enchantée, mais si de temps en temps, vous me donniez un p'tit coup de main pour écailler et vider tout ça, je serais encore plus contente...! »

C'est vrai que pour la pêche, nous sommes toujours partants, mais pour le reste ! Nous promettons pour la prochaine fois, c'est-à-dire le lendemain ! (et c'était tous les jours pareil, mémé se laissant facilement persuader, ou peut-être faisait-elle semblant... ?)

Elle va quand même préparer une succulente soupe que nous allons déguster dans la véranda, à la fin du jour, alors que le soleil disparaît derrière la montagne de Stora dont la sombre silhouette se découpe sur un fond lumineux et sanglant. Les ombres commencent à s'allonger. Quelques lumières scintillent au loin, là-bas, vers le port. La mer plate et argentée murmure une berceuse ; au bord de l'eau, attentif, presque invisible dans le crépuscule, mon père surveille sa palangrotte. Tout est calme, serein. Chacun profite de cet instant privilégié. Et même nous, les enfants, d'ordinaire si volubiles, subjugués par le charme de ce moment magique, nous ne babillons même plus !

Mais si, au réveil, se fait entendre le grondement sourd des rouleaux qui déferlent, alors plus question de pêche ou de baignade. Cela ne signifie cependant pas que nous allons rester inactifs, ce serait mal nous connaître.

Il y a d'abord le foot, sur la plage qui reste quand même accessible, et lorsque nous sommes lassés de jouer les CONTE, GIAMARCHI ou GORI, gloires locales du ballon rond, nous nous réfugions de l'autre côté de la route où s'étire une bande boisée constituée de pins maritimes sous lesquels végète un maigre maquis.

C'est là notre terrain de jeux "de rechange". Nous pouvons nous y ébattre à volonté, à l'abri des regards inquisiteurs... Nous jouons à cache-cache, (classique, mais ça occupe...) aux Indiens recherchant de pauvres squaws planquées dans les buissons — les filles jouant le jeu avec délice, poussant des petits cris effarouchés — ou partons carrément à la recherche de trésors... Et là, nous sommes gâtés : en effet, un mini téléphérique qui fait la navette entre la mine de fer d'El Halia et le terminal portuaire, domine de quelques mètres cette bande boisée ; à l'aller, les wagonnets chargés de minerai vont se déverser sur le port et reviennent à vide, croisant ceux qui font le trajet inverse, dans un incessant va et vient ; le meilleur poste pour la chasse au trésor se situe à la base des pylônes qui supportent les câbles car c'est là que dégringolent parfois quelques pépites... Mais tous les pylônes n'ont pas la même générosité, les places à leur pied sont très recherchées et leur attribution, souvent

prétexte à bagarre...

Nous arrivons tant bien que mal à nous entendre et collectons alors ces merveilleux cailloux, brillant comme l'or, qui représentent la richesse ; nous les rangeons dans des boîtes et récipients divers ; c'est à qui en aura le plus ; nous faisons même des échanges et les marchandages serrés se terminent parfois par des fâcheries heureusement passagères.

Nous sommes aussi très intéressés par les bousiers et leur mystérieux manège : ces imposants scarabées noirs poussent inlassablement, à reculons, une boule bien plus volumineuse qu'eux et constituée d'une matière dont nous n'avons jamais pu définir la composition ; toujours est-il que ça ne sent pas mauvais... Nous regardons, captivés, ces gros insectes besogner, arc boutés sur leurs pattes grêles, se dirigeant vers un destin connu d'eux seuls (et encore...). Lorsque l'un d'eux a gravi, au prix de mille efforts, une colline de sable qui pour lui représente au moins le Mont Blanc, nous faisons dégringoler la boule ; notre bousier, imperturbable, redescend dare-dare, reprend courageusement sa pénible ascension ; et lorsqu'il parvient de nouveau au sommet... Nous recommençons plusieurs fois ce jeu cruel, mais lassés avant lui, nous le laissons, toujours imperturbable, reprendre sa route vers sa mystérieuse destination.

Nous construisons des cabanes dans les fourrés ; nous nous y rassemblons pour échanger nos bijoux, raconter des histoires glanées ça et là, auxquelles nous ne comprenons pas grand-chose, mais qui nous font rire

malgré tout de bon cœur, d'un air entendu et malin !

Il nous arrive d'aller dans la grande plaine qui s'étend derrière le bois, à la cueillette des délicieuses asperges sauvages ; elles ont un goût fin et subtil et nous les dégusterons avec une vinaigrette à l'huile d'olive préparée par grand-mère.

Et nous tentons parfois la grande aventure ! Direction le domaine Landon (ou domaine des Lions), pour un dangereux safari africain. Lorsque nous pénétrons dans l'enceinte boisée du domaine, en principe interdite, nos cœurs battent fort ; nous avançons courbés, sur le qui-vive, prêts à toute éventualité ; nous avons l'impression d'être de vrais explorateurs, nous nous attendons à voir surgir, au détour de chaque sentier, de chaque buisson, une panthère, un lion, animaux autrefois hôtes de ces lieux ; rien de tout cela aujourd'hui ; mais cette exquise sensation du danger, cette peur que nous ressentons vraiment et que nous nous efforçons de dominer nous confortent dans notre statut d'intrépides aventuriers...

Cette euphorie ne tarde pas à disparaître lorsque nous réapparaissions au cabanon après cette longue absence... La fessée menace les intrépides qui vont s'en tirer à bon compte en promettant de ne pas recommencer... Mais que n'auraient-ils promis à cet instant crucial ??

Auteur : Claude Stefanini
(A suivre...)

Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit, réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents, loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.